

quatre-vingt-dix cents. Quand l'huissier eut quitté la maison, Mathilde, regardant avec un sourire navré, les quelques meubles que la loi réserve au débiteur, murmura :

— Mon Dieu ! est-ce donc là tout ce qui nous reste de notre petit ameublement ?...

Puis, comme se parlant à elle-même, elle ajouta :

— Patience ! j'en achèterai d'autres meubles, car lundi prochain, je retournerai travailler. Pauvreté n'est pas vice ; et je suis encore capable de gagner mes quatre piastres par semaine, avec ma couture. Madame Lenant me reprendra bien à son magasin.

Grâce à des soins intelligents et dévoués, et aussi à sa forte constitution de Canadien, le typographe fut en état de retourner à son travail, après une semaine de repos forcé. Ce jour-là, un lundi, bien avant que l'Angelus du matin fût sonné à l'église Saint-Pierre, Mathilde elle aussi se préparait à sortir. Elle était allée voir madame Lenant et avait obtenu du travail. D'une main rapide, elle mit l'ordre dans son ménage. Elle avait le cœur gros. Retourner à son atelier, c'était avouer à ses compagnes qu'elle avait épousé un homme qui ne pouvait pas la faire vivre. Elle mit sa petite fille chez sa bonne voisine, madame Renotte, et rejoignit son mari qui l'attendait sur le trottoir. Arsène avait ouvert le satchel qu'elle lui avait donné pour tenir, et, enveloppé dans un journal, il y avait vu un morceau de pain dur avec un peu de graisse ; c'était le lunch de sa femme !...

Arsène n'était pas un mauvais homme. Il eut honte de lui-même. Il ferma le satchel et le remit à sa femme qui venait. Ils descendirent en silence la rue Visitation. Le typographe examinait Mathilde à la dérobée, il constatait que son manteau brun était devenu tout refusant par l'usure ; sa jupe noire commençait à rougir ; son chapeau avait besoin d'une garniture nouvelle. Pauvre jeune femme, elle autrefois si particulière pour sa toilette !

Avec quelle résignation elle avait supporté cette demi-misère où l'avait plongée l'ivrognerie de Damot. Au coin de la rue Craig, quand le typographe se sépara de sa femme, il était visiblement ému. Il lui dit à l'oreille :

— Mathilde, je ne boirai plus ! Je te le jure, je ne boirai plus !...

II

Quinze ans ont passé...

Arsène Damot a tenu sa promesse. Depuis le triste matin où ses meubles ont été vendus par l'huissier, il n'a pas touché à un verre de boisson enivrante. La lutte fut parfois bien rude, quand, le soir, à la sortie de l'atelier, il lui fallait éviter ses anciens compagnons de cabaret. Que de fois il a fait de longs détours pour ne pas les rencontrer ! Mais Patakou a montré que les Canadiens ont de l'énergie et qu'un homme de cœur peut dompter ses caprices et réprimer ses passions. Il a triomphé, et est redevenu ce qu'il était dans les premiers mois de son mariage : un bon mari, qui fuit le cabaret et qui apporte à sa femme l'argent de la semaine. Quatre enfants, beaux et intelligents, mettent la vie et la gaieté dans le logement. Mathilde a fait comprendre à son mari qu'il est, même au foyer d'un humble ouvrier du faubourg Québec, des joies plus vraies que celles que l'on trouve en s'accoudant au comptoir d'une buvette.

Depuis longtemps, la femme du typographe a cessé de travailler dans le magasin de madame Lenant, rue Notre-Dame. La vie a recommencé à lui sourire. Marie est maintenant une jolie grande fille de dix-sept ans, bien travaillante et toujours de bonne humeur. Elle aide sa mère dans les travaux du ménage. Elle aime bien ses deux frères et sa petite sœur. Le samedi après-midi, comme l'atelier ferme à une heure, Arsène prend tout son monde et va faire une promenade à la campagne.